

## PROLOGUE

Le bruit métallique de lames froides s'entrechoquant avec violence se répercutait en écho dans le vaste espace sombre et lugubre. Les deux combattants s'éloignèrent l'un de l'autre en nage. Le plus jeune laissa son regard dériver un moment sur la pièce dans laquelle il se trouvait. Le plafond bas était soutenu par des piliers de pierres aux reliefs peints en noir. Au fond, là où se menait la joute chevaleresque, deux de ces piliers encadraient un socle sur lequel reposait une coupole minérale remplie d'une eau fraîche et cristalline. Au-delà, la salle se terminait par un mur en arc de cercle composé de plusieurs milliers d'ossements empilés les uns sur les autres. Les autres pans étaient constitués d'un mélange de galets et de crânes entremêlés. Des centaines de bougies reposaient sur des socles de pierre accolés aux cloisons, et sur quelques boîtes osseuses en forme d'excroissances dépassants des murs macabres. Cette luminosité calculée donnait à la pièce une ambiance encore plus oppressante qu'à l'accoutumée.

Les deux adversaires se trouvaient loin, très loin au cœur des ténèbres parisiens, isolés du monde réel. Les catacombes ; un lieu où l'on y enterrait ses morts faute de place ou de moyen. Dans cet ossuaire, l'on se défaisait de ses oripeaux mortuaires depuis l'antiquité. Chaque civilisation avait mis au rebu les restes de ce qu'elle ne voulait plus voir au cœur des souterrains oubliés ; sa propre vision de l'enfer. Les sous-sols de Paris ressemblaient à un véritable gruyère qui s'étagait sur cinq à six niveaux. Sur une première strate, on y trouvait les fourmis ouvrières, celles qui empruntaient quotidiennement les stations de métro afin de se rendre à leur travail. Elles y côtoyaient les parkings souterrains et autres cryptes, caves à concept ou caveaux-concerts de jazz. En moins reluisant, le réseau d'évacuation des eaux usées, autrement dit les égouts, s'étalait juste en dessous des conduites de gaz et des diverses lignes électriques rampants sous la surface goudronneuse. En deçà, plus profondément, les stations et infrastructures du RER, accaparées elles par leur flot de termites tout aussi travailleurs, bringuebalaient les Franciliens shootés aux décibels et à la pollution pour les conduire hors du périmètre des maréchaux, vers les contrées sauvages des banlieues populaires et industrielles. Encore plus au fond, ancrées dans les feux de l'enfer, on arrivait au centre des carrières marneuses à la craie blanche. Ici, les nappes phréatiques venaient, par endroit, inonder les couloirs des nécropoles, mais sans freiner la folie de l'homme. Il avait creusé sous les eaux souterraines pour créer des réseaux de galeries de maintenance oubliés pour la plupart depuis longtemps à notre époque. Terminus.

Aujourd'hui, les deux combattants évoluaient au centre des catacombes, vingt mètres en dessous de la surface. Ces anciennes carrières enfouies, situées dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, s'étaient transformées en ossuaire municipal à la fin de XVIII<sup>e</sup> siècle. Un ballet incessant de corvéables indigents avait alors parcouru les cimetières alentour, dont le « cimetière des innocents », transportant à dos de charrettes les ossements séchés ensachés à travers les rues de Paris ; une autre vision des nuits parisiennes pour touristes en goguette. Aujourd'hui, dans les vastes galeries de pierre et de terre, près de six millions de squelettes se livraient au regard des trois cent mille visiteurs annuels. Bien évidemment, nous ne déambulions pas là dans les corridors du Louvre ou au Musée d'Orsay ; aussi, et pour faire face à la dégradation des lieux résultant des infiltrations, et afin que les sous-sols ne s'effondrent, avait-il été entrepris dans les années quatre-vingt-dix quelques travaux d'assainissement et fermetures de galeries. De fait, l'infime secteur accessible aux touristes à partir de la place Denfert-Rochereau, s'était-il considérablement amoindri, et l'immense labyrinthe était-il retombé dans l'anonymat, du moins pour la majorité des hommes.

D'autres passionnés, plus libres et sans doute moins attachés à la norme sociale du bien-pensant, noctambules en mal d'amour, de poésie ou de messes noires sacrificielles, s'arrogèrent le droit d'y pénétrer et de jouir en ces lieux, des plaisirs de l'âme.

Ramené rapidement à la réalité et au combat présent, le plus jeune des combattants repris solidement appui sur le sol caverneux, et s'apprêta à faire face à son adversaire qui remontait à l'assaut. Son vis-à-vis attaqua de nouveau, la pointe de l'épée en coup d'estoc dans un mouvement de fente avant. Le plus vert banda aussitôt ses muscles, parant l'attaque en quarte accompagnée d'un déplacement latéral. Le combat reprenait de plus belle. Handicapés par leurs armures lourdes, le rythme des deux chevaliers se révélait plus lent qu'à l'accoutumée, mais les épées à double tranchant n'en restaient pas moins dangereuses bien qu'émoussées. Médiane ; esquive ; proche gauche ; parade, pendante droite ; coup de pied frontal d'arrêt de la part du plus jeune, pour faire reculer l'adversaire plus âgé qui se figea contre le pilier de pierre.

Les deux assaillants se remirent face à face. Le plus vieux haletait pour essayer de reprendre son souffle. À quelques mètres de lui, son jeune ennemi allait et venait d'un côté à l'autre de la pièce en effectuant des moulins avec son épée. Il bénéficiait de l'avantage de l'âge et ne semblait aucunement ébranlé par l'assaut précédent. L'ancien s'ébroua pour se redonner du courage. Il reprit sa garde et commença d'avancer vers son ennemi qui se prépara à son tour à un nouveau duel. Le doyen leva son épée et lança les hostilités. Attaque haute, parée par une pendante droite du plus jeune qui dégagea la lame de son adversaire. Il exécuta une rotation sur lui-même de cent quatre-vingts degrés en laissant son épée filer vers le plus vieux qui positionna sa lame en proche pour stopper l'assaut de l'adversaire. D'un télescopage d'épaule, l'ancien percuta le plus jeune qui recula d'un pas. Il enchaina alors une série d'attaques : latérale, arrière gauche, courte, médiane. Aucun des coups ne fit mouche. Le jeunot paraît sans discontinuer. Profitant de l'élan de son assaillant, le bretteur dans la fleur de l'âge esquiva la dernière attaque et frappa violemment par un mouvement latéral. L'impact qui ébranla l'armure créa un enfoncement dans le métal, et le plus vieux tomba sur le sol de graviers poussiéreux, lâchant son glaive qui glissa à plusieurs mètres. Le heaume du vainqueur fixait son adversaire prostré à terre et incapable de se relever du fait du poids de son armure.

— C'est bon p'tit ! T'as gagné. Fin de Game pour moi, lança le perdant en reprenant son souffle et en se tortillant au sol pour se remettre sur le dos.

Le jeune homme rengaina son épée sans attendre.

En dépit de son échec lors du combat face au chevalier ingambe, l'excluant par la même de la partie de jeu de rôle grandeur nature auquel il participait, le plus âgé sourit en retirant à son tour son casque. Il avait passé un très bon moment.

Il était difficile d'obtenir un précieux sésame vous permettant de prendre part à une rencontre de GN<sup>1</sup> au cœur même des souterrains parisiens. Ce genre d'activités se révélant totalement illégales, les rares associations qui se risquaient à monter ce type de parties illicites agissaient avec la plus grande discrétion. Le jeu de rôle dit « grandeur nature » apparaissait sous la forme de distractions théâtrales et narratives qui se déroulaient dans un cadre physique et dans laquelle les joueurs assumaient un personnage incarné en personne, à travers des actions et interactions. L'univers s'inspirait d'un environnement accepté, situé à la fois dans l'espace et le temps, et régi par un ensemble de règles formelles et quantifiables. Lui, passionné de jeux de rôle sur table, de MMORPG<sup>2</sup> ou autres activités de simulation, appréciait plus que tout incarner physiquement un de ses habituels héros imaginaires.

Ainsi, lorsqu'on lui avait proposé cette quête de vingt-quatre heures dans la peau d'un chevalier au cœur du réseau souterrain de la capitale, il n'avait pas pu résister. Il avait alors payé les cinq cents euros de droits d'entrée et avait rejoint la guilde de combattants qui serait la sienne pour la journée à

---

<sup>1</sup> GN : Abréviation de « jeu de rôle grandeur nature »

<sup>2</sup> MMORPG : Massively Multiplayer Online Role-Playing Game: Type de jeu vidéo associant le jeu de rôle et le jeu en ligne et qui permet à un grand nombre de personnes d'interagir simultanément dans un monde virtuel.

venir. Le but de leur quête imaginaire consistait à trouver un trésor mystique caché par un obscur sorcier dans un donjon maudit. Après sept heures d'errance à déjouer de faux pièges et à résoudre des énigmes indéchiffrables, il s'était retrouvé séparé de ses confrères alors qu'ils étaient attaqués par une guilde rivale. C'est là, isolé des autres, que le jeune chevalier l'avait engagé par surprise. Il avait lutté vaillamment, mais venait de perdre son duel. Tel était la loi du GN ! D'après les règles de jeu et l'arbitrage des organisateurs, un échec au combat représentait la mort et la fin de partie pour le joueur.

Le vieux paladin, toujours couché au sol, tourna la tête vers son adversaire victorieux qui le toisait de toute sa hauteur.

— Allez, aide-moi à me relever, jeune.

Pierre Morel, le combattant en armure sombre vainqueur de la joute, ne réagit pas. Il considérait sans discontinuer son concurrent vautré dans les graviers d'un œil noir et perçant.

— Oh ! T'attends quoi ? reprit l'homme au sol, agacé. T'as gagné, je suis hors-jeu. Je préviendrais le meneur que c'est toi le vainqueur. Bravo.

Morel ne bougeait toujours pas, le regard fixé sur son adversaire de jeu. Le plus âgé essaya de se redresser en maugréant des paroles incompréhensibles. Sans résultat. Il commençait de perdre patience.

— Putain, tu me files un coup de main ou quoi !?!

Morel avança alors vers son rival. Délicatement, il extirpa un couteau à la lame effilée et luisante d'un étui dorsal. La poignée et la garde étaient forgées dans un métal argenté patiné et formaient un serpent avec la gueule ouverte.

— Tu fais quoi là, gamin, reprit le plus âgé ?

Sans parler, le jeune chevalier posa un genou sur la poitrine de son adversaire. Il leva le couteau au-dessus de lui tout en appliquant sa seconde main sur le pommeau. Le plus vieux, ne comprenant pas le comportement de son partenaire de jeu et bloqué par le poids de son armure joint à celle de son adversaire, commençait de céder à la panique face à la conduite irrationnelle de son compétiteur. Morel releva la tête et porta son regard sur la lame étincelante.

— Lux enim in gloria in terrore

À peine eut-il prononcé la phrase latine qu'il plongea la lame du couteau dans la gorge de son aîné. Celui-ci n'eut pas le temps de hurler. Il grogna avant de déglutir un sang saturé de bulles d'air. Articulant de nouveau la locution latine, le jeune Morel déplaça le tranchant meurtrier dans les chairs de sa victime à droite, puis à gauche. L'hémoglobine gicla en flot saccadé, alors qu'il sectionnait calmement la jugulaire interne puis la carotide primitive. Pour le plus âgé, le jeu avait viré au cauchemar ; un cauchemar mortel. Pour Morel, souriant devant sa proie agonisante, il venait d'accomplir son œuvre sacrificielle ; son initiation. Maintenant, le maître saurait l'accepter dans son cercle privé.

\*

Le soleil déclinait doucement. Dans moins de deux heures, il jouerait à cache-cache avec l'océan atlantique paré de sublimes reflets argentés. L'homme avait encore le temps de s'adonner à un jogging sur la plage, avant l'arrivée de la nuit. L'idée de l'air salin fouettant son visage lui décrocha un sourire discret. Il engagea sa Ford Focus dans l'avenue de l'Albatros. À cette saison, les boutiques saisonnières qui replissaient le tour du rond-point étaient fermées et peu de touristes bravaient le vent quasi incessant qui soufflait sur la Vendée en ces journées d'automne. Cette soirée d'Halloween ne faisait pas exception.

Sur le siège passager, un sac en plastique contenait un assortiment de bonbons colorés. Bien qu'il n'y ait que peu d'habitants permanents dans sa résidence, il se préparait à recevoir la visite de quelques enfants déguisés, en quête de sucreries. Au pire, si aucune virée infantile n'avait lieu, il se ferait un plaisir de consommer lui-même les friandises.

Il gara son véhicule sur le parking en retrait de son immeuble. Le trentenaire saisit le sac opaque et quitta l'habitable protecteur de la voiture pour affronter le vent et rejoindre son appartement. Immédiatement pris dans une bourrasque, il releva la capuche du ciré bleu qui recouvrait sa combinaison. Il avait hâte de troquer ses bottes en caoutchouc pour chausser ses baskets. Pécheur en mer, il n'était pas habitué à travailler si tard. En général, ses journées commençaient vers trois heures du matin et se terminaient vers treize ou quatorze heures. Mais depuis cinq jours, il œuvrait avec ses collègues sur l'entretien du chalutier. Plus qu'un jour dédié à la maintenance, et il reprendrait ses activités de pêcheur en mer ; et ses horaires matinaux.

Il s'engagea dans l'entrée de son immeuble en affrontant un vif courant d'air déstabilisant. Une fois la porte vitrée refermée, il retira sa capuche et s'avança vers la boîte aux lettres en passant devant l'immense miroir du hall. Il regarda son reflet un moment. Plutôt grand, avec un bon mètre quatre-vingt-cinq, son corps était sculpté dans la finesse, mais on sentait les muscles saillants qui modelaient sa combinaison de pêcheur. Ses cheveux châtain étaient coupés court et peignés légèrement en brosse. Mais le point de détail que nul ne pouvait éviter de remarquer sur le visage du trentenaire s'orientait sur ses pupilles d'un bleu denim. Il était beau, faisait plus jeune que son âge et jouissait d'un certain succès avec la gent féminine ; et il le savait ! « Dommage pour elles, pensa-t-il ! » Il lança un clin d'œil discret, répercuté par son reflet, et poursuivit sa route vers la boîte aux lettres marquée aux noms de « BANE & HERTUT ». Marc Hertut l'ouvrit et sourit en constatant la présence du courrier. Son compagnon, comme à son habitude, ne s'était pas soucié de la corvée. Depuis les deux ans qu'il vivait en couple, il connaissait par cœur les qualités et les travers de l'homme, de dix ans son aîné, qui partageait sa vie. Bien que travailleur indépendant, donc très souvent à la maison, il avait l'habitude d'oublier le courrier. Marc en supportait en partie la responsabilité. Étant donné qu'il rentrait de son travail vers quatorze heures en temps normal, il s'acquittait de la lourde tâche de relever la correspondance en passant. Tout en rejoignant son appartement du rez-de-chaussée, Marc jeta un œil aux enveloppes. Pour la plupart, il ne s'agissait que de publicités. Une seule lettre semblait importante, mais elle s'adressait à son partenaire.

Après avoir joué avec sa clé dans la serrure capricieuse, il entra dans le petit hall du trois pièces qu'il occupait avec son compagnon depuis qu'ils avaient décidé de s'installer ensemble. Aussitôt, des pas rapides se firent entendre. Palpy, le cocker spaniel du foyer se jeta sur lui sans ménagement, enthousiasmé par le plaisir de saluer le retour de l'un de ses maîtres. Marc se baissa pour flatter l'animal excité tout en retirant ses bottes. Il pénétra alors dans le salon, suivi du chien, et appela d'une voix forte :

— Hey oh ! Y'a quelqu'un là-dedans ? Je suis rentré.

Une connotation plus grave se fit entendre en provenance d'un lieu situé sur la droite.

— J'suis là !

Marc ôta son ciré qu'il jeta sur le canapé avant d'entrer plus avant dans la pièce à vivre. Il posa le courrier sur la table basse du salon et se dirigea vers la salle de droite pour pénétrer dans le domaine de son compagnon ; une alcôve aux murs tapissés de vitrines de verre dans lesquelles trônaient une multitude d'objets de collection variés sur les thèmes de *Star Wars*, *Harry Potter*, *le seigneur des anneaux* ou sur le cinéma en général.

Marc était pêcheur en mer depuis ses vingt ans. Terre à terre et proche de la nature, il n'aurait jamais imaginé s'éprendre d'un homme classé dans la catégorie de ce que l'on appelait : les « Geeks ».

Il se souvenait de leur première rencontre. Ce jour-là, Marc Hertut était passé boire une pinte avec ses collègues à l'échoppe *Côté bière — Côté vins* de Saint-Gilles-Croix de Vie. Il affectionnait particulièrement ce lieu. Situés dans les anciennes Halles de la Vie, les locaux réaffectés hébergeaient une douzaine de commerces dans un concept de modules contemporains, mi-alu — mi-bois, rehaussés d'aménagements urbains colorés. Le Pub faisait aussi office de cave dans laquelle tout un chacun pouvait se fournir en vins, bières ou spiritueux. Cet endroit, situé en bord de mer, possédait la particularité d'offrir en dégustation au bar toutes les bouteilles présentes dans le caveau. Comme à leur habitude, ses collègues et lui s'étaient installés à la vaste terrasse dotée d'une vue panoramique magnifique sur le bourg de La Vie et le port de Saint-Gilles. À marée haute, on avait l'impression que l'avancée de bois reposait directement sur la mer. Alors qu'il allait commander les boissons au bar, Marc l'avait vu.

L'homme était seul, assis au comptoir, dégustant un verre de whisky. Il ne parlait à personne et se contentait de griffonner sur un cahier de dessin sans s'occuper de son environnement. Marc avait remarqué son visage creusé par un passé vraisemblablement lourd. Le gaillard n'était ni beau ni laid. Un peu enveloppé, il dégageait néanmoins une certaine aura. Ses cheveux étaient soigneusement peignés et seule une mèche descendait sur le devant de son minois tout en dissimulant ses tempes dégarnies. Quelque chose dans son regard d'un bleu foncé lui donnait un charme particulier. On y lisait une sorte de force intérieure mêlée de profonde nostalgie. Le dessinateur dégageait une énergie endogène propre aux hommes qui avaient connu les affres pénibles de la vie. Il semblait vivre en marge de l'existence, comme un esprit partagé entre deux univers : le réel et l'éther. Marc avait craqué pour ce quarantenaire aux cheveux grisonnants et au menton fourni d'un vaste bouc poivre et sel dès le premier regard. L'autre, pris dans son monde, ne l'avait pas remarqué. Il posa son crayon un instant pour boire une gorgée de liquide ambré dans un verre bas en cristallin sablé. Sans s'occuper de son environnement, le mystérieux artiste avait repris son dessin. Marc avait alors rejoint ses collègues et avait fini par leur parler de cet étrange inconnu solitaire au comptoir. Ses camarades connaissaient son homosexualité depuis longtemps et l'avaient accepté sans difficulté. Dans le monde viril de la pêche, les gays se faisaient rares, mais il n'avait jamais aimé le mensonge ni les cachoteries. Depuis sa plus tendre enfance, il avait opté pour la franchise. Ce qui ne lui avait pas valu que de bons moments, mais il avait toujours tenu sa ligne de conduite contre vents et marées. Ses amis, désespérés de le voir s'enfermer dans un célibat trop long, surtout pour un jeune homme aussi beau, l'avaient poussé à aller aborder le quadragénaire esseulé.

Marc avait hésité un instant sous les quolibets de ses collègues et finalement, alors que ses amis quittaient le bar, il avait décidé de tenter l'approche. Il s'était corolairement attelé au comptoir à côté du mystérieux dessinateur et avait commandé deux whiskies un pour lui et un pour l'homme. Le serveur, qui connaissait le jeune pêcheur, interpréta sans difficulté sa commande pleine de sous-entendus. Il sortit alors une bouteille de *Laphroeg*, un scotch au caractère phénolique et tourbé. Alors que le barman remplissait le verre du quarantenaire, celui-ci, surpris, avait ipso facto levé les yeux de son carnet de croquis pour se tourner vers celui qui lui offrait à boire. Son regard s'était durci un moment, sur la défensive, avant de se détendre. L'espace d'un instant, Marc eut l'impression que l'individu plongeait dans son esprit pour lire en lui. Finalement, le plus vieux avait accepté le verre, et les deux hommes avaient discuté. Et de fil en aiguille, l'inconnu évolua en ami, puis en amant. Et au terme de plusieurs semaines, ils devinrent officiellement partenaires. Après une année de relation, ils avaient pris la décision de partager leur quotidien. Marc avait laissé son studio de Saint-Gilles-Croix-de-Vie pour s'installer avec l'homme qu'il aimait plus que tout.

Le jeune pêcheur quitta la pièce-musée pour s'engager dans le petit balcon entièrement fermé par des baies vitrées que son ami avait transformé en bureau. Il travaillait sur son écran, face à la rue et aux dunes de sable fin qui formaient de légers tourbillons de limons. Délicatement, le nouveau venu posa ses mains sur les épaules de son aîné, absorbé par son logiciel de création graphique, et l'embrassa.

- Tu bosses toujours sur le site ? demanda-t-il doucement.
- Ouaip ! Ce soir, j’aurais fini. J’ai rendez-vous lundi avec le client pour faire le point.
- C’est cool ça.
- Tu m’étonnes. D’autant que j’ai un contrat qui va commencer pour une boîte locale. Donc...
- Je suppose que tu n’as pas relevé le courrier ?
- Oh ! Mince ! J’ai zappé ! lança l’infographiste visiblement gêné.

Marc sourit.

- Je m’en doutais. Il est sur la table. Tu as une lettre.
- Merci. Qu’est-ce que je ferais sans toi ?
- Je me pose la question tous les jours. Bon aller, je te laisse bosser. Je vais courir.
- OK. Je finis ce visuel et je prépare à diner.
- Ça marche, conclut Marc en quittant le bureau.

Il marqua alors une pause calculée avant d’ajouter :

- Je ne te demande pas si tu veux m’accompagner...
- Nan. Ne demande pas.

Le plus jeune sourit à la réponse directe et pleine d’humour de son ami qui lui rendit son sourire.

- J’emmène Palpy avec moi. Ça lui fera prendre l’air.

Derrière eux, le cocker noir d’à peine deux ans remuait son bout de queue coupée comme s’il avait compris qu’une balade se profilait. Marc quitta le balcon, le chien sur ses talons et rejoignit la salle de bain. Il se changea pour passer un fusain de course, un t-shirt et un k-way. Sans rien dire, il se saisit de la laisse, enfila le harnais à l’animal surexcité et quitta le logement pour se diriger vers la plage située à moins d’une minute de l’appartement. Palpy courrait partout le nez enfoui dans les bosquets de la résidence, à la quête de quelques lapins nichés sous le sable. Le coureur jeta un regard au balcon sur lequel travaillait son amant concentré sur l’écran, enclencha son podomètre et commença sa course, aussitôt rejoint par le chien.

Pendant une heure, le trentenaire longea l’océan qui s’éloignait de la dune au rythme de sa marée descendante. Il aimait courir au grand air, sous les embruns. Au fil de son jogging, il avait croisé un certain nombre de résidents qui bravaient la galerne pour promener leurs canidés eux aussi ou pour profiter de la quiétude de l’océan. À chaque rencontre, il devait appeler son chien toujours en quête de nouvelles découvertes. Le bruit des vagues mêlé au vent provoquait un effet apaisant sur la plupart des gens. Lui y compris. Et il aimait ces moments de complicité partagée avec son animal de compagnie, son fidèle partenaire de course. Au retour de son footing, il effectua quelques étirements face à l’immensité maritime derrière laquelle disparaissait le soleil, pendant que Palpy explorait la dune la truffe au sol.

Il prit alors la direction de l’immeuble, laissant derrière lui le bruit apaisant des vagues. Au loin, il pouvait voir la lumière dans la pièce principale et la silhouette de son partenaire dans la cuisine. Marc entra dans l’appartement bercé par la musique de la bande originale du film *Star Trek Into Darkness* et se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche bien méritée sans s’occuper de son ami absorbé par sa recette. Le cocker fit un moment la fête au cuisinier avant d’aller boire à sa gamelle, puis de se coucher dans son panier sur le balcon principal. À sa sortie de la salle de bain, son compagnon flânait dans le canapé devant l’émission *Touche pas à mon poste* sur D8. Marc se laissa tomber aux côtés de l’homme de sa vie.

- Tu es encore sur l’entretien du bateau demain, commença le quadragénaire ?
- Oui. Dernier jour. Après, j’ai mon week-end et lundi on repart en mer.
- Excellent ! Ça te dirait de faire une toile samedi ?
- Ça dépend. Quel film ?

- Y'a *Gravity* qu'est sorti la semaine dernière.
- Pourquoi pas !
- Cool !
- Bon et sinon ? Tu nous as fait quoi de bon à diner ?
- J'ai tenté une tarte au thon.
- Waouh. C'est bon ça !
- Ouais ben c'est la première que je fais. Alors c'est plus un test qu'autre chose.
- J'ai confiance dans tes tests culinaires, lança Marc avec un clin d'œil complice.
- Je ne vais peut-être pas chercher le courrier, mais je te nourris au moins, proféra le plus âgé avec humour.

Les deux hommes se levèrent pour passer à table. Marc tira la console noire et la déplia dans la zone dédiée à la salle à manger de la pièce à vivre. Son ami commença de mettre le couvert. Et les deux amants dinèrent en échangeant les anecdotes de la journée. Pour l'un, il s'agissait des problèmes relevés sur le chalutier ; pour le second, le sujet tournait autour du nouveau contrat qu'il avait en charge pour une société de vente de bateaux. Alors qu'ils entamaient le dessert, on sonna à la porte, déclenchant de même suite une salve d'aboiements de la part du cocker, dérangé en pleine séance de quémandage de quelque nourriture aux pieds de ses maîtres. Marc se leva pour aller ouvrir. Trois enfants déguisés se tenaient sur le perron.

- Joyeux Halloween ! lancèrent les bambins en cœur.

Marc sursauta en surjouant volontairement la surprise et la peur. Il saisit le sac de friandises laissé sur la console du couloir et remplit les besaces de la sorcière, du zombie et du fantôme qui attendaient patiemment, en caressant le chien du couple toujours avide d'attention. Les enfants le remercièrent et poursuivirent leur tournée.

Le repas se termina dans le plus grand calme sous le rire forcé de Cyril Hanouna en fond. Alors que Marc se glissait dans le canapé, son partenaire débarrassa la table et chargea le lave-vaisselle.

- Y'a rien à la télé ce soir, commença le plus jeune. Ça va être soirée DVD. T'as une idée de film ?
- Je ne sais pas. Regarde sur le serveur et choisis ce que tu veux.
- Tu n'as pas peur !
- Lol. Non. Je te fais confiance, même si je sais que tu as des goûts de daube.
- Tu n'avais pas récupéré le dernier *Superman* ?
- Ah si !
- Bon, ben voilà. J'ai choisi.
- Depuis quand aimes-tu les mecs en collants toi ?
- Pov' truffe ! Ils ont revu sa tenue dans ce film. Exit les collants et le slip rouge !

Marc, surpris par le manque de réponse de son ami toujours dans la cuisine, se tourna dans sa direction. Le quarantenaire l'observait avec un regard interrogateur.

- Quoi ? reprit Marc
- Tu m'étonnes là ! Tu es devenu cinéphile ?
- Ben avec toi, je n'ai pas trop le choix, lança-t-il avec humour.
- C'est vrai. En revanche, tu me laisses cinq minutes pour que je me mette à l'aise ?
- Pas de soucis.

Marc observa son ami disparaître dans la chambre. Depuis qu'ils vivaient ensemble, le jeune homme s'était habitué au rituel de son partenaire. Chaque soir, avant de s'abandonner à une soirée de détente, il quittait ses habits pour enfiler une tenue japonaise, plus légère et plus aérée que ses traditionnels vêtements.

Le combiné du domicile sonna soudainement. Le trentenaire se leva, surprit par le fait que personne ne possédait le numéro. La généralisation des terminaux portables avait eu pour conséquence que la plupart des appels passaient maintenant par ces appareils mobiles. Marc décrocha. Quelques secondes plus tard, il entra à son tour dans la chambre avec le téléphone. Son ami finissait d'enfiler son traditionnel kimono japonais et fut surpris en voyant son jeune amant entrer, le visage fermé et le combiné à la main. Marc lui tendit l'appareil.

— Nathan, c'est pour toi. Un certain Benjamin Lobret.

\*